

La symbolique du désert dans La désirante de Malika Mokeddem

The symbolism of the Desert in *La désirante* of Malika Mokeddem

TELHIG Asma*,¹

¹ Université d'El-Oued, (Algérie) asmatelhig@yahoo.fr

Date de soumission: 09/12/2022

Date d'acceptation : 07/03/2023

Date de publication: 31/03/2023

Résumé:

Le désert, immense et ambivalent, est omniprésent dans les textes de Malika Mokeddem. Pour l'écrivaine, cet espace mythique et au-delà de sa représentation topographique, symbolise l'errance et la quête d'une identité et d'un chez-soi. A travers son écriture, Mokeddem perpétue son nomadisme spatial et spirituel et part sur les traces de ses ancêtres. Dans cet article, nous proposons une lecture du dernier roman de l'écrivaine : « La désirante », centrée sur la symbolique de l'espace du " désert ", dans la mesure où cette notion permet un accès à la signification totale de l'œuvre.

Mots-clés: Désert- espace - Malika Mokeddem - nomadisme- - symbole.

Abstract:

*The immense and ambivalent desert is omnipresent in the texts of Malika Mokeddem. For the writer, this mythical space and beyond its topographic representation, symbolizes wandering and the quest for an identity and a home. Through his writing, Mokeddem perpetuates his spatial and spiritual nomadism and follows in the footsteps of his ancestors. In this article, we propose a reading of the writer's last novel, *La Désirante* that is centered on the symbolism of the space of the Desert, insofar as this notion allows access to the total meaning of the work.*

Key words: Desert- space - Malika Mokeddem- nomadism- - symbol.

* Auteur correspondant

Introduction

Tout comme l'héroïne de son dernier roman *La désirante*, Malika Mokeddem est « une fille du désert ». Née en 1949 dans la commune saharienne Kenadsa, au sud algérien, Mokeddem fait partie de la génération d'écrivains algériens d'expression française à avoir quitté l'Algérie pour de multiples raisons. Elle s'est installée à Montpellier en 1979 et après une courte carrière en médecine, s'est consacrée à la production littéraire.

Aînée d'une nombreuse fratrie, l'écrivaine grandit dans une optique de lutte contre un destin tout tracé et choisit pour arme le livre. D'abord en lisant. Pour elle « Le livre n'était pas seulement un moyen d'évasion. Il était le complice, le soutien, l'enseignant » (Mokeddem, 1993 : 54), et pour reprendre ses mots, un symbole de refus du quotidien qu'on voulait lui imposer. La lecture représentait pour Mokeddem une « sublime liberté », un tapis magique sur lequel elle sillonnait le monde. Elle atteste que

Sur des pages à la fallacieuse innocence, la lecture, durant toutes les censures, m'apportait tout ce qui m'était défendu : rêves et cauchemars, vertiges et abjections, vices et passions, tous les étonnements de la terre avec, en sus, la jubilation que donne le sentiment de transgression. (1993 : 54)

Cette liberté intérieure que Mokeddem acquiert à travers les livres, la plonge dans un sentiment de grande solitude. Elle devient étrangère à son entourage et vit le savoir comme un « exil mental » où elle est condamnée au silence et à l'isolement.

L'exil désigne le « hors de chez soi », une forme de déracinement qui oblige au déplacement vers un ailleurs, à la migration passagère et parfois à l'errance sans fin. Il peut inspirer « le mal du pays », la nostalgie ou la mélancolie à l'endroit de la terre natale, de ses proches, de la langue maternelle et de tout un monde qu'on a laissé derrière soi en partant. Il peut aussi engendrer une approche du monde singulière, devenir le lieu de croisements culturels féconds. Entre le moment du départ et celui du retour possible, la condition de l'exilé est souvent comme suspendue dans le temps, avec la difficulté de réinstaller un « chez soi » ailleurs. Le pays d'accueil n'est pas alors perçu comme un nouveau foyer, mais bien comme une terre d'exil dans l'attente et l'espérance d'un retour possible. (Stitou, 2022 : 233)

Pour se délivrer de cet exil inéluctable, « la fille du désert » se met à écrire. Ses mots soignent ses maux, la délivrent et lui permettent de livrer sa vérité et de se retrouver :

L'écriture m'est une médecine, un besoin quotidien. Les mots me viennent naturellement, m'habitent comme par habitude. Et par habitude, ils s'écrivent et me délivrent, au fur et à mesure.

Grâce à eux, je puis m'encalminer au cœur d'une turbulence, dans l'abîme d'une chute. Il n'est pas de vide qu'ils ne puissent habiller de leurs reliefs. Il n'est pas d'absence, de carence, qu'ils ne me thésaurisent en riches sensations [...] Écrire, noircir le blanc cadavéreux du papier, c'est gagner une page de vie, c'est reprendre un empan de souffle à l'angoisse, c'est retrouver, au-dessus du trouble et du désarroi, un pointillé d'espoir (Mokeddem, 1993 : 55)

Dans tous ses textes, Mokeddem, partagée entre l'Algérie et La France, écrit l'errance et la recherche de soi. Son parcours d'intellectuelle immigrée dans un pays étranger, lui vaut une riche personnalité harmonieuse et hétérogène, mêlant le Maghreb et l'occident. Située dans un « entre-deux », l'écrivaine se définit comme une « algérienne francophone » et explique :

Cet entre-deux m'a saisie tellement tôt que j'ai cette identité mêlée. Vraiment, on ne peut pas me scinder en deux. Il n'y a pas une couche algérienne, une couche française. Ça fait partie de moi ; je suis une Algérienne francophone. (...) Je suis en adéquation avec moi-même, c'est-à-dire que je suis les deux à la fois : pas deux moitiés juxtaposées ou accolées mais c'est intimement imbriqué en moi. On ne peut pas me scinder en deux justement parce que c'est très ramifié et que chaque partie de moi, chaque fibre se nourrit de l'autre. (Helm, 1999 : 84-85)

A son image, les personnages féminins de Mokeddem sont des femmes aux identités métissées, évoluant dans des espaces caractérisés par une polarité constante et une ambivalence particulière, représentative de la psychologie de ces personnages.

Ces espaces sont « Jonché(s) d'obstacles, criblé(s) de fissures, défini(s) par des directions et lieux de privilégiés, bourré(s) de sons, de couleurs, de parfums » (Weisgerber, 1978 : 19)

Dans notre article, ayant pour corpus « La désirante », dernier roman de l'écrivaine, nous ambitionnons à démontrer la symbolique de l'espace du désert, qui, en reprenant les mots de Weisgerber, « donne accès à la signification totale de l'œuvre » (Weisgerber, 1978 : 227)

Henri Mitterand affirme que « L'espace est un des opérateurs par lesquels s'instaure l'action (...) la transgression génératrice n'existe qu'en fonction de la nature du lieu et de sa place dans un système locatif qui associe des marques géographiques et des marques sociales » (1980 : 194). Dans la même optique Jean Pierre Goldenstein insiste sur l'importance de l'étude de l'espace dans la compréhension d'une œuvre littéraire, en démontrant le lien étroit entre l'analyse de l'espace et les différentes représentations symboliques du texte :

L'utilisation de l'espace romanesque dépasse (...) la simple indication d'un lieu. Elle fait système à l'intérieur du texte alors même qu'elle se donne avant tout, fréquemment, pour le reflet fidèle d'un hors-texte qu'elle prétend représenter. C'est à dire

que l'étude de l'espace romanesque se trouve inextricablement liée aux effets de représentativité. (Goldenstein, 1985 : 88)

L'espace est une notion clé dans l'analyse d'une œuvre romanesque. Roland Bourneuf le considère « Au même titre que l'intrigue, le temps ou les personnages comme un élément constitutif du roman. » (Bourneuf, 1970 : 82). Chez Mokeddem, l'espace est porteur de sens. Il permet à l'action d'évoluer et au-delà d'un ancrage réaliste à l'intrigue, il est une « construction dynamique » dont l'auteur se sert pour construire ses personnages.

La désirante

« C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde, De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aires ni de gîte, Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissent, hommes de paille, En l'an de paille sur leur erre... » (Perse dans Mokeddem, 2011.)

C'est par cette citation que Mokeddem ouvre son texte et l'inscrit dans le sillage de l'errance et de la quête de soi. Publié en 2011, *La désirante* est le dernier roman de Malika Mokeddem. Elle y raconte, à travers la voix de Shamsa « la fille du désert », la disparition de Léo Lang « le fou du désert », le compagnon de cette dernière, au beau milieu de la Méditerranée. Décrit par Mokeddem comme un « thriller », ce roman dévoile l'enquête policière qui suit la disparition de Léo et la quête qu'entreprend Shamsa pour le retrouver.

« De ville en ville, sur mer et sur terre, Shamsa se lance à corps perdu dans cette enquête au long cours » (Mokeddem, 2011). À bord de *Vent de sable*, le voilier sur lequel elle et son compagnon ont parcouru pendant huit ans la méditerranée, elle part, seule, sur les traces de Léo, tout en refusant de croire à la thèse de l'accident.

Shamsa qui fut abandonnée à sa naissance dans le désert algérien, se retrouve hantée par un passé douloureux et des espaces arides qu'elle a fui pour des lieux plus cléments. Recueillie par les sœurs blanches, Shamsa raconte ses premiers moments au couvent et les conditions de sa nomination

Les femmes de foi avaient toutes accouru et étaient restées longtemps ébahies, elles aussi, devant l'étrange apparition. Les plus ferventes s'étaient mises à prier quand, fixant mon visage, la simplette Marie s'écria : « On dirait le soleil quand il sort du sable dans le désert avant la lumière. Je l'ai vu, tu te rappelles sœur Anne ? » C'était le soir et sœur Anne, l'une des plus âgées de la congrégation, avait décrété : « Le soleil avant la lumière... On va l'appeler Shamse, Soleil, comme ça sa vie va se lever aussi et Inch'Allah, la lumière lui viendra. (Mokeddem, 2011 : 58)

L'acte libérateur de l'écriture ne suffit plus à cette journaliste. Elle quitte l'Algérie et perpétue son nomadisme corporel et spirituel dans l'espoir de récupérer sa vie confisquée. Shamsa finit par retrouver l'amour au bout de sa quête,

Shamsa n'a jamais connu l'amour, elle n'a pas connu ses parents. Le manque et l'absence étaient des notions complètement abstraites pour elle. Quand elle était en Algérie, elle enquêtait essentiellement sur des disparitions pour pouvoir approcher, scruter le regard des mères, des épouses, des filles, toutes ces femmes qui ont perdu un proche. Shamsa voyait leur détresse sans pouvoir la ressentir. Elle se retranchait alors derrière ses papiers et posait des questions, à défaut de l'élan d'empathie qu'elle aurait pu ressentir à ce moment-là. Et elle quitte son pays et rencontre alors l'amour. (LivrEscQ, 2011)

Et bien qu'elle navigue en mer, Shamsa est renvoyée sans cesse à l'espace de son enfance, le désert. À travers ses déplacements, la protagoniste prend conscience de sa vérité et fini par découvrir la complexité de son identité. Cependant elle reste obsédée par les êtres et l'espace de l'ailleurs :

je suis de nouveau obsédée par les visages de là-bas les visages de femmes meurtries par des disparitions et errant comme des damnées entre bureaucrates et journalistes, des visages son corps, tous confondus en une masse de calamités et d'obsessions. (Mokeddem, 2011 : 29)

Cet espace topographique qu'est le désert agit dans le texte comme un référent tangible et imaginaire à travers lequel la narratrice, alter égo de Mokeddem, construit sa personnalité. Tirillée entre la France du présent et L'Algérie du passé, Shamsa suit le chemin de sa liberté à travers la Mer et surtout le Désert.

Dans un entretien accordé au journal Elwatan, Malika Mokeddem explique qu'en devenant elle-même navigatrice, elle a pu se réapproprier l'espace désertique de son enfance et aimer cet ancien espace de « l'enferment » et de la « privation ». Elle déclare : « Mer et désert, je fonds et les confonds en une même image, la blessure lumineuse de ma liberté. » (Elwatan, 2011).

Le désert, l'espace originel

« Le désert obsède tous les écrivains algériens » (Dib, 1998 : 19), et Mokeddem ne fait pas l'exception. Elle qui habitait «une maison adossée à une dune, face à des étendues mornes, infinies » (Mokeddem, 1993 : 53), conçoit le désert comme un espace paradoxal « celui de l'imaginaire, du monde intérieur, et le monde réel, qui n'est pas le pire, qui peut même être pour certains une voix royale vers davantage de paix » (Madelain, 1983 : 70). Le désert de Mokeddem est présenté comme un espace hostile et aride dont la traversée aboutit à une délivrance.

Pour Shamsa, l'héroïne de la désirante, le désert évoque les origines et l'histoire de sa survie miraculeuse. Nouveau-née, elle fut déposée dans un couffin à l'arrière d'un camion en

partance pour Oran. Le spectacle de sa découverte se rapproche plus de la mort que celui de la vie, « Complètement recouvert de sable, le couffin ressemblait au tumulus d'une petite tombe dans laquelle seul émergeait mon visage. » (Mokeddem, 2011 : 57). Ensevelie par le sable, elle est retrouvée et emmenée chez des sœurs blanches. Ses sauveteurs, pour la présentait aux sœurs, avaient dit : « Elle est de Aïn Dakhla à milles kilomètres d'ici, dans le désert, au pied du Grand Erg Occidental. » (Mokeddem, 2011 : 58). Abandonnée dans le désert par des inconnus, c'est tout ce que Shamsa connaît de ses racines et son histoire :

Pendant que tu me racontais cela, une voix claire entremêlait un autre récit du désert au tien, celui de mon histoire : tapi dans l'obscurité, quelqu'un avait épié le chargement d'un camion [...] Un papier glissé entre les plis de mes langes [...] disait : » elle est née dans la nuit. Sauvez-là s'il vous plaît. » [...] ainsi transporté par un jour de grand vent à travers le désert. (Mokeddem, 2011 : 56-57)

Fille du désert, cet espace, au-delà de sa matérialité géographique, symbolise pour elle le vide qui habitait son âme, car comme le souligne Guy Michaud : « La réalité matérielle n'est que la projection analogique de la réalité spirituelle » (Michaud, 1947 : 413).

Avant de rencontrer Léo, Shamsa orpheline, n'avait jamais connu le manque. Le vide intérieur qu'elle ressentait était aussi immense que le désert qui a vu sa naissance. En évoquant le souvenir d'une mère qu'elle n'a jamais connue, elle admet, « Je te mentirais si je prétendais que cela me manque. On ressent l'absence que si elle succède à une présence. La tristesse qu'elle engendre est le revers de l'amour. Rien de cela n'existe pour moi. » (Mokeddem, 2011 : 93). Le désert, ce lieu de l'intimité et de l'immensité, Mokeddem le partage avec Shamsa. L'écrivaine exprime son rapport aux espaces de son enfance à travers l'expérience de son personnage.

Shamsa s'accroche à sa nouvelle réalité et à sa nouvelle maison. Son amour pour Léo lui permet de briser les chaînes de sa solitude,

Ce fut lors d'une nuit parmi ces corps aux désirs éteints que le mien, comme s'il avait escamoté tous les leurs, me fit enjamber les endormis sur la pointe des pieds et décamper telle une voleuse à 3 heures du matin. Sitôt dehors, je courus à perdre haleine jusqu'à toi : « qu'est-ce que tu veux me faire payer ? Et de quoi tiens-tu à te punir toi-même ? » J'avais soudé ma bouche et ma peau aux tiennes. Je ne t'ai plus quitté. J'étais enfin sortie du labyrinthe de la solitude où tant d'autres venaient de s'engouffrer.

Pour Shamsa, alter-ego de Mokeddem, le désert est à la fois le libérateur et l'asservisseur. Par son immensité, cet espace infini, sans limites ni frontières, symbolise pour les personnages mokeddemiens, et en particulier Shamsa, « la fille des grands espaces », le point du départ et celui du retour. Après un voyage initiatique à travers le désert pour retourner à la terre des

origines, Shamsa finit par quitter Aïn Dakhla « Dans les mêmes conditions qu’au premier jour de [sa] vie. A l’arrière d’un camion, parmi des couffins débordants de victuailles. Point de départ, la croix de Blanche. » (Mokeddem, 2011 : 97).

Grâce à ce retour à la terre natale, Mokeddem déploie une actualisation du mythe d’Ulysse par une représentation symbolique des voyages initiatiques entrepris par Shamsa, dans le but de retrouver ses origines et sauver son amour.

Figure mythologique de l’étranger, Ulysse passe du familier à l’étranger en quête d’un renouveau aussi bien de l’identité que de la reconnaissance [...] Rencontre de l’étranger, de l’inconscient...de deux inconscients. Ecoute de l’autre qui amène le sujet à la découverte de son propre espace, de son propre désir, à travers un voyage comme celui de l’Odyssée. (Anzieu, 1998 :132)

Shamsa qui déclare : «Mes traversées sont celles d’un Ulysse sans Ithaque » (Mokeddem, 2011 : 155) s’identifie à Ulysse et symbolise le revers féminin de cette figure mythique de l’errance. Le rapprochement que fait Mokeddem entre la traversée du désert, mais également celle de la mer, entreprise par Shamsa et le retour d’Ulysse à sa cité natale Ithaque, procure au texte une dimension mythique et permet de schématiser le parcours de l’écrivaine, entre le pays hostile des ancêtres et le pays d’accueil.

En retournant à Aïn Dakhla, Shamsa toujours en quête de vérité et de liberté, découvre que son village natal « n’est qu’un gros bourg engourdi, pris dans la torpeur des sables qui le cernent. » (Mokeddem, 2011 : 94). L’espace censé être délivreur, n’est finalement qu’une prison à ciel ouvert. Un baigne infini dans lequel on exclut les êtres sans repères et qui n’épargne même pas les âmes qui le vénère, « Lou, serais-tu dans le désert ? Prisonnier des infinis que tu chéris par-dessus tout ? » (Mokeddem, 2011 : 210)

La relation paradoxale qu’entretient Shamsa avec le désert se manifeste par ses sentiments contradictoires quant à la valeur représentative de cet espace pour elle. En évoquant le jour où elle a quitté la désertique Aïn Dakhla, elle déclare « heureux ce premier jour où j’ai quitté cette terre exilée en elle-même » (Mokeddem, 2011 : 95). Néanmoins, Shamsa ne peut s’empêcher de s’émerveiller devant l’immensité de cette « somptueuse région » dont le sable l’avait accompagné dès les premiers instants de sa vie et à travers sa première épopée dans le désert, « aux confins de l’oasis, j’avais aperçu les premières dunes du Grand Erg Occidental. Elles s’élevaient au regard de leur incomparable relief. L’aridité érigée en sculpture de la volupté. » (Mokeddem, 2011 : 94)

Aussitôt née, aussitôt exilée, Shamsa se construit en s’éloignant le plus possible de l’espace qui la renvoie à sa propre errance mais également de l’espace originel. Elle entame une démarche intérieure et suit l’itinéraire que Mokeddem avait suivi dans sa propre quête identitaire.

Si Mokeddem rompt les liens avec sa famille et part dans un exil qu'elle qualifie d'« infamille », elle s'affirme néanmoins héritière de l'éthique nomade. Comme les revenants de l'écriture djebarienne, les ancêtres nomades de Mokeddem sont présents dans ses textes ; ils reviennent de la mort pour l'appeler à une traversée nomade. [...] Le nomadisme géographique de son exil en Europe traduit le rejet chez Mokeddem de l'intolérance de sa société algérienne et de la situation assujettie de la femme dans cette société. C'est une ligne de fuite vers sa propre liberté de femme, liberté qui avait besoin de distance pour se réaliser (Agar -Mandousse, 2006 :179)

Le désert mokeddemien est par excellence un espace de nomadisme et de déplacement. Les éléments qui le constituent, à savoir vent, sable, immensité, poussent ceux qui y vivent ou s'y aventurent à demeurer en éternel mouvement. L'écrivaine quitte les siens pour se libérer des valeurs traditionnelles de la société de ses ancêtres :

Un vent de sable m'a arraché d'ici au premier jour de ma vie pour me livrer à un tout autre monde. Ma vie n'a pas été plus cruelle que ça. De déplacement en déplacement, je demeure nomade dans l'âme et garde en moi ce quelque chose qui fait que les grands espaces me dévastent. (2011 : 93)

Ce « vent démoniaque » était omniprésent dans ce grand espace de silence et de danger. S'il a permis à Shamsa de renaître le jour de sa naissance, il a failli ensevelir Léo et causer sa perte, « C'est ce vent-là qui emporterait ton dernier souffle. Son sable te fermerait les yeux sur ces solitudes que tu chérissais tant. Ses oraisons te pleureraient. » (Mokeddem, 2011 : 55). Mais le vent de sable, permettra une fois de plus, la résurrection des personnages mokeddemiens, « au lieu de t'achever, le vent de sable t'avait secouru » (Mokeddem, 2011 : 56). Liés au vent de sable par une corrélation ontologique, et faisant partie intégrante d'eux, Shamsa et Léo connaîtront l'éloignement puis la consolation à bord de leur voilier *Vent de sable*.

Ce voilier, que Léo avait baptisé *Vent de sable* par amour au désert, était le point de départ de leur romance, ce qui les a unis la première fois. Par la suite *Vent de sable* deviendra l'instrument de la perte et de la perte. Shamsa l'abandonne et avoue à Léo « Je ne percevais plus en *Vent de sable* que l'instrument de ta perte. » (Mokeddem, 2011 : 33). Paradoxalement, c'est en entreprenant une traversée solitaire au bord de *Vent de sable* que Shamsa finira par retrouver Léo et se réconcilier avec sa propre histoire.

Conclusion

« Loin d'être indifférent, l'espace dans un roman s'exprime donc dans les formes et revêt des sens multiples jusqu'à constituer parfois la raison d'être de l'œuvre. » (Bourneuf et Ouellet, 1972 : 69)

Chez Malika Mokeddem, la description de l'espace est très significative et parabolique. Les lieux où évoluent les personnages mokeddemiens, notamment les personnages féminins, des alter-egos de l'écrivaine, dépassent par leur caractère changeant et évolutif, le statut topographique pour symboliser l'errance et le déchirement dont ils sont victimes. Le désert, espace mythique et énigmatique occupe une place primordiale dans les textes de Mokeddem.

Je n'ai jamais parlé du désert qu'avec toi. D'ailleurs, c'est plutôt toi qui le racontes, le décris. Je te suis comme si nous le parcourions ensemble. J'aime t'écouter. Je t'écoute et du sable succède à la pierre. Je t'écoute et des douleurs de ma région s'élève un chant antique qui m'enivre. Et j'ai commencé d'aimer le désert dans le grain de ta voix. Dans l'amour que tu as pour lui, pour moi.
(Mokeddem, 2011 : 212)

« Composante du "paysage physique" des Algériens mais aussi une composante de leur "paysage mental" », (Chalet-Achour, 2001 :187) le désert est un référent culturel omniprésent dans les textes de Malika Mokeddem. Espace ambivalent et changeant, il représente pour l'écrivaine, au-delà d'une représentation géographique, un lieu identitaire où se confrontent les démons d'un passé trouble et sanguinaire aux espérances d'un futur meilleur.

S'inscrivant dans la même démarche que celle de ses ancêtres, Mokeddem entame un nomadisme culturel au même titre qu'un nomadisme spatial. Une errance et un exil volontaire entre deux pays et deux cultures. Ce faisant, elle retrace à travers son écriture et ses déplacements un voyage initiatique qui la mènera à se construire une identité et un chez-soi. Elle dit alors : « L'écriture est le nomadisme de mon esprit, dans le désert de ses manques, sur les pistes sans autre issue de la nostalgie, sur les traces de l'enfance que je n'ai jamais eue. » (Mokeddem, 1993 : 55)

Bibliographie

- AGAR-MANDOUSSE T., (2006), *Violence et créativité de l'écriture algérienne au féminin*, Paris, L'Harmattan. BOURNEF R., (1970), « L'Organisation de l'espace dans le roman ». *Etudes littéraires*, Vol, n°1.
- ANZIEU D et al., (1998), *Différence culturelle et souffrance de l'identité*, Paris, Dunod.
- BOURNEUF R et OUELLET R., (1972), *L'univers du roman*, Paris, PUF.
- DIB M., (1998), *Arbre à Dires*, Paris, Albin Michel.
- CHAILET-ACHOUR C., (2001), « Renaître et poursuivre », *Algérie, littérature/Action*.
- GOLDENSTEIN J. P., (1985), *Pour lire le roman*, Paris- Gembloux, J. Déculotte.

ELWATAN., (2011), «La mer, mon autre désert», Entretien avec la romancière algérienne Malika Mokeddem,

<https://www.elwatan.com/archives/arts-et-lettres-archives/la-mer-mon-autre-desert-21-05-2011>

MADELAIN J., (1983), *L'errance et l'itinéraire, Lecture du roman maghrébin de langue française*, Paris, Sindbad.

L'IVRESCQ., (2011), L'entretien de L'ivrEscQ N°14, « Malika Mokeddem : « La désirante » » <https://www.livrescq.com/livrescq/malika-mokeddem-la-desirante/>

MICHAUD G., (1947), *Message poétique du symbolisme*, Paris, Nizet.

MITTERAND Henri, (1980), *Le discours du roman*, Paris, P.U.F. Ecriture.

MOKEDDEM M., (1993), « De la lecture à l'écriture, des livres au livre, résistance ou survie ? », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée : Épreuves d'écritures maghrébines*.

MOKEDDEM M., (2011), *La désirante*, Alger, Casbah éditions.

STITOU R., (2022), « Les uns, les autres. Épreuve de l'exil et blessures de la langue, Cahiers de psychologie clinique », *Études*.

WEISGERBER J., (1978), *L'Espace romanesque*. Lausanne, L'Âge d'homme.

HELM Y., (1999), « Malika Mokeddem », *Le Maghreb littéraire*.